

MON SÉJOUR CHEZ TANTE LOUISE

MON SÉJOUR CHEZ TANTE LOUISE

C'était au mois de juin. Les vacances scolaires n'avaient pas officiellement débuté. Le lycée était réquisitionné pour les examens des élèves des terminales. Les cours des autres classes n'étaient plus assurés.

Craignant de me laisser oisif, lors d'une conversation téléphonique, ma mère et une tante demeurant en Bretagne décidèrent que l'air de la campagne me ferait le plus grand bien.

Opposant une certaine réticence, je reçus maintes recommandations me précisant ce que je devais faire et ne pas faire, dire et ne pas dire pour ne pas blesser ma tante. Une liste si longue que je m'empressais de l'oublier.

C'est ainsi qu'un matin je me suis retrouvé sur un quai de la gare Montparnasse prêt à prendre place dans le TGV qui me débarquera quelques heures plus tard à Auray.

J'avais quinze ans, c'était la première fois que je voyageais seul et la seconde que je me rendais en Bretagne. La précédente visite à tante Louise avait eu lieu il y a si longtemps que je n'en avais conservé qu'un vague souvenir. Autant dire que je partais à l'aventure.

Tante Louise m'attendait sur le quai de la gare d'Auray. Forte femme au caractère bien trempé, elle m'accueillit avec effusion tout en me portant un regard suspicieux. Elle demeurait sur ses gardes. A bord de sa 4L imprégnée d'une odeur particulière - subtil mélange des effluves de terre humide et de foin séché - nous quitions la ville en direction de la campagne. La route serpentait au milieu des champs tantôt verdoyants tantôt labourés. Ombragée lorsqu'elle était bordée par des alignements de chênes, de châtaigniers et d'ormes, puis ensoleillée lorsque les haies avaient disparu. Ici point de trottoirs mais des fossés profonds envahis par des herbes folles et de gras bouquets de fougères, de ronces et de genêts.

Tante Louise était veuve. Elle habitait seule sa ferme à laquelle on accédait par un long chemin de terre, poussiéreux à la belle saison, probablement boueux à la mauvaise. Nous longions une prairie où paissait son unique vache avant d'arriver devant sa jolie longère en granite bordée de touffes d'hortensias d'un bleu soutenu.

Conduit à la chambre préparée pour mon arrivée, je rangeais mes affaires découvrant cet univers peu familier. Par la fenêtre, j'apercevais au loin un clocher, celui de Berric, me dirait-on plus tard. Après m'être rafraîchi et reposé quelques minutes j'allais à la rencontre de ma tante.

Je la retrouvais dans un appentis. Une pièce étroite et sombre, coincée entre l'étable et la longère, éclairée uniquement par la porte lorsqu'elle reste ouverte. Tante Louise se tenait debout proche d'une console en pierres sur laquelle était posé un appareil formé d'une cuve en inox, de deux goulottes dirigées chacune vers un seau en aluminium et d'une manivelle qu'elle manœuvrait avec méthode. Elle avait versé dans la cuve le contenu des bidons posés, vides, à ses pieds. Dans un des seaux coulait un liquide épais blanc et crémeux, dans l'autre une espèce d'eau blanchâtre. Elle m'observait, le regard amusé, remarquant mon air ébaubi tout en continuant de tourner la manivelle sans ralentir la cadence, puis, lorsque je fus près d'elle, elle me dit :

- « C'est une écrémeuse. »

Mon étonnement l'amusait.

MON SÉJOUR CHEZ TANTE LOUISE

- « Je me prépare à faire du beurre, j'en fais chaque mardi... Tu ne sais pas comment on fait le beurre ? » - et sans me laisser le temps de répondre, elle ajouta - « Mais qu'est-ce qu'on vous apprend à l'école ? »

Puisque ce que je savais lui était indifférent et dans la mesure où j'ignorais quantité de choses qu'elle maîtrisait parfaitement, elle en concluait que je ne connaissais rien. Elle se donna la mission de me former aux choses de la campagne et je crus percevoir que cela, bien loin de lui déplaire, lui donnait une importance certaine.

Elle enchaîna en m'expliquant que chaque jour après la traite elle passait le lait à l'écrémeuse. Elle me montra l'eau blanche, me dit qu'il s'agissait du petit-lait, qu'elle ne le conservait pas alors que d'autres le donnaient à boire aux veaux, tandis que la crème sortie par l'autre goulotte lui sera utile pour faire son beurre.

Quand la cuve fut vide, elle ouvrit une porte au fond de l'appentis et en sortit une jarre en terre cuite contenant la crème des jours précédents. Elle y ajouta celle qu'elle venait de recueillir et versa le tout dans un autre appareil posé sur un large tabouret. C'était une espèce de tonneau de bois cerclé de fer muni, lui aussi, d'une manivelle. Les précautions qu'elle prenait pour le manipuler et son aspect reluisant témoignaient du soin particulier qu'elle lui apportait.

Elle ouvrit la trappe, versa la totalité de la crème, puis, quand elle l'eut refermé, m'invita à actionner la manivelle. Je fis quelques tours ressentant une certaine résistance et m'arrêtai craignant d'abîmer ce à quoi elle semblait tant tenir. Elle m'encouragea à poursuivre. J'entendais à l'intérieur le son sourd des « flop-flop » des pales frappant le contenu à chaque rotation.

- « Et ça, tu sais ce que c'est ? » me lança-t-elle.

- « Oui, une baratte » lui répondis-je. Ma réponse la surprit. En fait, j'en connaissais vaguement le nom pour l'avoir vu écrit sur l'emballage des plaquettes de beurre qu'achetait ma mère.

De temps en temps elle soulevait le couvercle. Ce qu'elle voyait semblait lui convenir, mais je devais tourner encore et encore, enfin elle sembla satisfaite du résultat. Dans la cuve une masse moelleuse collait aux pales tandis qu'au fond, un liquide blanchâtre stagnait.

Elle récupéra le beurre, d'un jaune soutenu et perlé de gouttelettes semblables à la rosée que la nuit dépose sur les fleurs des jonquilles, il était très appétissant. Elle en élaborait une motte.

Pensant lui être agréable je proposais de jeter l'eau restée au fond tambour afin de nettoyer la baratte. Mais elle réagit vivement :

- « Surtout pas, s'écria-t-elle, c'est le meilleur, nous le conservons pour le repas de ce soir...les patates au lait lorsqu'il fait chaud, c'est un régal... Tu aimes ? »

Elle me dit cela avec un tel enthousiasme que, venant d'arriver, je n'avais nullement envie de la décevoir d'autant que je crus deviner qu'une réponse négative l'aurait fâchée. Je pensais ne rien avoir retenu des consignes reçues avant le voyage, mais me revint celle de ne pas contrarier inutilement ma tante. Alors, je balbutiais peu convaincu un modeste "oui" quasiment inaudible.

Ma réponse parut la satisfaire et conservant le même entrain elle ajouta :

- « Viens avec moi, nous allons arracher quelques pieds de patates ».

Je réalisais qu'elle ne disait jamais « pommes de terre », mais « patates », cela m'amusait. Charme de la campagne, les "patates" ne s'achètent pas au supermarché mais poussent et se récoltent dans le potager. Nous contournions la maison et je découvrais une immense parcelle où poussaient des plantes d'un vert intense soigneusement alignées et butées.

MON SÉJOUR CHEZ TANTE LOUISE

D'un geste assuré, la fourche fut enfoncée dans la terre noire et fertile. La motte soulevée, secouée avec vigueur en tenant à pleine main la poignée de fanes laissait échapper quantité de pommes de terre de teinte beige pâle qui échouaient sur le sol dans le plus grand désordre. Il y en avait de toutes les tailles, des grosses, des petites, des minuscules, certaines refusaient de se détacher des racines. Leur peau était si fine qu'une simple égratignure suffisait à les écorcher. Accroupi, j'aidais tante Louise à les ramasser une à une et les jetais dans le panier en osier qu'elle avait apporté.

Elle renouvela l'opération sur un second plan puis, s'arrêta là. Remarquant à la fois l'intérêt que je portais à la tâche et l'ardeur que j'y mettais, elle me dit :

- " Tu n'as pas ça à la Paris..."

- « Certes, dis-je, mais quand vas-tu arracher les autres ? »

- « Quand elles seront mures, si je les arrache trop tôt elles ne se conserveront pas... »

Puis elle ajouta :

- " Les patates nouvelles au lait de beurre, il n'y a rien de meilleur. "

- " Je suis curieux de voir comment tu les prépares » lui répondis-je, toujours dans le but de lui être agréable. Intérieurement, j'étais curieux de savoir quelle serait la saveur de ce plat extraordinaire.

Quelques heures plus tard, je la vis nettoyer les pommes de terre sous le robinet, les jeter dans une casserole remplie d'eau et les cuire en ajoutant une poignée de gros sel gris de Guérande, sans même les éplucher.

J'avais imaginé une préparation spéciale au four, il n'en était rien. Toutefois, je me hasardais à demander :

- "Tu ne les épluches pas ?"

- "Ce sont des patates nouvelles, elles sont bien meilleures lorsqu'elles sont cuites avec leur peau. Nous les éplucherons après."

Plus le repas approchait, plus je sentais mon estomac se resserrer. A quoi devais-je m'attendre ? Manger des pommes de terre cuites à l'eau trempées dans du lait, que dis-je, dans le résidu demeuré au fond de la baratte, voilà qui ne me serait jamais venu à l'idée.

Pour masquer mon inquiétude, je m'assieds et feuilletais un journal local.

Une fois les pommes de terre cuites, elle les retira de la casserole, les versa dans un grand saladier et entrepris de les éplucher. Je fouillais le tiroir à la recherche d'un économe mais tante Louise me dit que c'était inutile et me tendit un couteau. Elle me montra que la lame suffisait à retirer la fine pellicule qui s'en détachait aisément.

Quand nous eûmes terminés, elle sortit des bols du placard et deux cuillères à soupe, déposa au centre de la table un saladier contenant les pommes de terre et un autre où je reconnus cette eau épaisse et blanchâtre qui, tout à l'heure était dans la baratte.

Elle remplit son bol de patates, versa le breuvage et plongea sa cuillère avant de la soulever pleine à déborder. Le trop plein dégoulinait de toutes parts. Elle happa l'ensemble goulûment et le mâcha avidement, avalant sa pitance avec une grimace de plaisir. Elle semblait jouir du bonheur que lui procurait ce plat alors que, devant moi le bol demeurait vide, je n'avais aucune envie de me servir, saisis par une espèce de dégoût.

Du coin de l'œil tante Louise surveillait ma réaction.

- « Un régal, quand je pense qu'on dit que c'est le plat du pauvre ! » se crut-elle obligée de lancer espérant probablement me convaincre.

Impassible, je la regardais déguster ce qui pour elle était un met de choix. Je souriais avec ce sourire niais de celui qui n'est pas à son aise mais qui ne veut ni contrarier ni s'exécuter.

MON SÉJOUR CHEZ TANTE LOUISE

Je sentis le besoin de me justifier. Comme chaque fois dans ce type de circonstance, plutôt que d'améliorer mon sors, je l'aggravais :

- « Je n'aime pas trop les pommes de terre avec du lait caillé » lui dis-je.

La bouche encore pleine, ne prenant pas le temps d'avalier, elle s'esclaffa au point de postillonner :

- « Du lait caillé ? Du lait caillé ? Mais qu'est-ce que tu racontes, je ne te donnerais pas du lait caillé ! Que dis-tu là? Que penseraient tes parents s'ils apprenaient que je te faisais boire du lait caillé, c'est du lait ribot ! Du lait de beurre tout frais fait! Le meilleur ! »

Puis elle ajouta :

- « Goûte au moins ! » Elle déposa quelques patates dans mon bol vide, ajouta une pleine louche de lait de beurre...

Afin de ne pas réduire à néant les efforts que je faisais depuis mon arrivée, je me contraignais à en avaler une première cuillerée. J'en avais des hauts le cœur mais je me forçais. Elle avait terminé son premier bol, l'avait ingurgité promptement, s'en resservait un autre en continuant d'affirmer que c'était délicieux, « un régal » pour employer son expression.

Je terminais ma première bouchée, en pris une seconde, la saveur me parut moins aigrelette que la précédente.

Certes je n'en étais pas à qualifier ce repas de délicieux, mais je m'habituais peu à peu à ce goût un peu suret. Au fur et à mesure que je portais la cuiller à ma bouche, je voyais le visage de tante Louise s'éclaircir, ravie que j'accepte de partager son repas.

Ce fut pour elle un véritable événement, une immense satisfaction, que dis-je une victoire dont elle fut fière.

Dès le lendemain, au téléphone, je l'entendis annoncer à ma mère que j'avais mangé des patates au lait ribot. A l'enthousiasme du ton de sa voix je compris qu'elle en avait été profondément touchée.

A compter de ce jour, à ses yeux, je devins digne d'une immense considération.

C'était il y a bien longtemps.

Aujourd'hui tante Louise est au ciel.

Je l'imagine posant sur moi un regard amusé lorsque, comme ce soir, par cette chaude soirée de juin, elle me voit assis devant mon bol rempli de patates au lait ribot.

Un régal !